

Atelier d'écriture  
1<sup>ère</sup> S. 3

# *MÉTAMORPHOSES*



Lycée Eugène Delacroix  
Maisons-Alfort  
2019

## Présentation

Je demande aux élèves qui participent aux ateliers d'écriture, d'écrire à partir d' « amorces », début de phrases qu'il faut prolonger le plus possible, et j'ajoute à cela une consigne qui dérouté souvent les participants : « Ne réfléchissez pas lorsque vous écrivez... laissez courir votre imagination. » Aussitôt une élève m'a rétorqué : « En gros, vous nous demandez d'écrire n'importe quoi ? » Je lui ai immédiatement répondu : « Oui, c'est *ton* n'importe quoi qui m'intéresse ! » Mais voyant sa perplexité, j'ai ajouté : « Je veux essentiellement lire dans ton écriture ce que produit ton imaginaire. Si tu réfléchis trop, tu feras un plan pour organiser ton texte, tu prévoiras un début, un développement et une fin, et tu n'écriras alors que ce que tu as prévu. Alors que si tu laisses ton imagination te guider, tu seras étonnée du résultat ; et ce ne sera pas n'importe quoi que tu auras écrit... »

Nous n'écrivons jamais n'importe quoi. Même si le texte n'est pas toujours ordonné « comme il faut », on doit le laisser naviguer librement pour qu'il puisse dessiner son espace ; espace qui sera aussi le nôtre car nous sommes un peu ce que nos mots agitent et donnent à lire.

Pour écrire, la première chose à faire, c'est d'accueillir ce qui surgit et d'écouter ensuite cette voix particulière qui naît de l'agencement de nos mots et nos phrases ; façon qui n'appartient qu'à soi. Nos voisins d'atelier n'auront pas les mêmes mots, les mêmes phrases, et donc n'écriront pas les mêmes textes.

De toute évidence, chacun a sa façon de bouger, de se déplacer dans la langue ; de créer des liens, des passages avec le monde et les autres. Cette langue, qui nous appartient en propre, ne nous isole pas pour autant. Au contraire, elle se nourrit de nos rencontres, de nos échanges...

Je remercie les élèves de 1<sup>ère</sup> S.3 de s'être engagés avec autant d'enthousiasme dans ces ateliers, d'où sont sortis des textes passionnants. Je remercie aussi M<sup>me</sup> Caroline Bouvier, professeure de Littérature et M<sup>me</sup> Laetitia Alziary, professeure de Sciences et Vie de la Terre, de m'avoir accompagné dans cette aventure.

*Jean-Louis Giovannoni*

Un atelier d'écriture ? Pour une classe de première scientifique ?... Avec un écrivain ? un vrai ? un POETE ???... Quelle tentation ! Et quand s'ajoutent à cela la bibliothèque de l'Ecole vétérinaire et l'étrange musée Fragonard... Alors, oui, l'improbable, le mélange des genres, le veau à deux têtes conservé dans un bocal, on n'hésite plus !

Il y a nécessité aux pas de côtés. Et c'en est un que d'inviter à l'écriture, à la dérive vers l'animal, à la métamorphose, des élèves que l'on qualifie de « scientifiques » et que l'on instruit à la rigueur.

Comme guide vers l'animal, cet autre que l'on a cru si lointain et qui se découvre si proche aujourd'hui, c'est vrai, on ne pouvait trouver mieux que Jean-Louis Giovannoni, lui qui n'hésite pas à donner la parole aux insectes, aux minuscules, aux « moches », et à nous raconter l'incroyable vie des placards et des cuisines, quand nous n'y sommes pas.

Cinq séances, bien sûr, c'est peu. Mais c'est déjà ouvrir des portes et faire comprendre que l'écriture n'est pas réservée seulement aux êtres d'exception, marqués tout petits par le destin. C'est refuser les jugements de valeur et balayer le « je ne suis pas doué » ou « je ne sais pas quoi dire ». C'est faire goûter le plaisir des mots et la libération qu'ils offrent.

Merci donc à tous ceux qui ont permis cette résidence et cet atelier d'écriture. (Et plus spécifiquement, merci à Cassandra Boudet, notre documentaliste).

Mais surtout et bien sûr, merci à Jean-Louis Giovannoni pour avoir ouvert ces portes, fait ces pas de côté, pour avoir écouté, rassuré, encouragé, pour d'avoir été là, présent, attentif et tellement bienveillant.

*Caroline Bowier*

Je ne me reconnais pas... Comment est-ce que j'ai pu faire cela ? Maintenant que j'y pense, je ne m'y attendais pas, car cela faisait encore partie de mes rêves irréalisable, impensable, intouchable... Je le voyais mais il était si loin et il ne se mouvait que dans mon imagination débordante mais je n'avais pas une once de courage pour réaliser quelque chose. A chaque fois que l'occasion se présentait, j'étais trop figé, et mon corps était parcouru d'étranges sensations, mélangeant aussi peur et appréhension. Les idées s'entrechoquaient dans ma tête et m'empêchaient de prendre une décision. Je finissais toujours par choisir la solution la plus simple : la fuite.

Mais cette fois-ci, j'étais comme transcendé, animé par un courage, qui ne me laissait pas une seconde pour réfléchir. De toutes mes forces, je m'élançais dans cette décision sûrement précoce, je n'avais plus le choix, je m'étais lancé à fond dans un long couloir dont j'apercevais déjà la toute fin. Et c'est au moment où je passai la porte que tout mon corps s'est rempli de chaleur et d'enthousiasme.

Je l'avais dit et je l'avais fait ; dit ce que je pensais, ressentais, éprouvais pour cette chose qui me faisait tant effet.

*Alexis DANTZIKIAN*

J'entends encore la voix, de cette jeune femme habillée en tenue de mariée. Bizarrement elle était seule, son mari, probablement l'homme de sa vie, n'était pas avec elle. Elle était si triste je me devais de l'aider. En me rapprochant, je la vis pleurer, son voile était tout mouillé. Il n'y avait pas sa famille, personne autour d'elle. Alors je me suis dit qu'elle devait avoir fui son mariage. Mais en lui parlant, elle me parut assez étrange. C'est alors que je compris que c'était un fantôme. Elle me dit : « J'ai perdu la vie, et j'aimerais retrouver mon mari pour partir dans l'autre monde ». C'est alors que ma mission commença : retrouver son mari décédé, pour le ramener à sa bien-aimée, pour qu'ils partent dans l'autre monde. Elle m'a donné des indices sur son caractère : il aimait bien boire et habitait dans la région de Golefalois, région était pleine de bandits et avec de nombreux villages, ma tâche s'avérait donc compliquée. En entrant dans la région j'avais eu l'impression d'être suivi, mais comme j'étais assez confiant, j'ai continué mon chemin. Tout était effrayant autour de moi, les arbres étaient pourris de l'intérieur, les pommes paraissait marron et pleines de boue, et il y avait des serpents et même un alligator. Mais ce qui me faisait le plus peur, ce n'était pas les animaux et les arbres, mais l'atmosphère de cet endroit. D'un coup une flèche, venue de l'un des arbres, m'a frôlé, et trois bandits, l'un équipé d'un arc et les deux autres d'épées ont surgi. A ce moment-là j'ai sorti mon épée pour me défendre, pour les tuer tous en même temps. Le dernier, je lui ai seulement envoyé une hache pour le supprimer.

Je suis arrivé près d'une auberge. Le tavernier avait beaucoup de clients, mais la plupart avait déjà fini de manger. Il y avait là un homme étrange à une table, sûrement un escroc, qui voulait jouer aux échecs avec moi, mais j'ai préféré monter à l'étage. Il y avait là une estrade avec dessus un paysan souû. Voyant cela je suis parti—dans ma chambre où je vis apparaître le fantôme du mari que je recherchais. Je me mis à lui parler et à la fin je lui dis où se trouvait sa femme. Et avec la sensation du devoir accompli, je m'endormis. Le lendemain, en sortant de l'auberge, tout avait changé, les arbres était debout, les pommes étaient rouges et les alligators remplacés par des coccinelles, les serpents par des petits chiens et la boue par des champs de blé.

La vie était à nouveau redevenue normale.

*Adrien IRLÈS*

Il est difficile de se souvenir des moments passés, surtout lorsqu'ils datent d'il y a plusieurs années. Nos souvenirs s'effacent avec le temps. Le temps passe vite et avant que l'on ne se rende compte, le passé est loin derrière nous.

La photographie nous aide à nous rappeler de brefs instants du passé. La première photo qui me vient à l'esprit a été prise dans un champ chez ma grand-mère, aux alentours de 2008, il y a donc à peu près 10 ans. Sur cette photo, il y a ma cousine Alix, Eléa et Benjamin, les voisins de ma grand-mère, et moi.

Nous avions tous le même âge, aux alentours de six ans, mis à part la petite sœur de Benjamin qui devait en avoir quatre. Quand nous étions petits nous passions tout notre temps ensemble. Avec nous, ma grand-mère tenait un véritable centre aéré car nous étions toujours fourrés chez elle. Revenons à cette photo. Ce qui me fait le plus rire sur cette photo, c'est la coupe de cheveux de ma cousine qui venait, la pauvre, de sortir de chez le coiffeur. Je ne vous raconte pas le fou rire que nous avons eu en la voyant débarquer avec sa coupe au bol au niveau des oreilles. Elle avait en plus, coincer un élastique dans ses cheveux, et comme cousine exemplaire, la voyant paniquer, j'étais partie chercher une paire de ciseaux pour lui venir en aide. Je vous laisse imaginer la suite...

A part cette petite anecdote, je n'ai malheureusement pas d'autres souvenirs de cette journée. Aujourd'hui, notre petit groupe n'est plus aussi soudé qu'avant. C'est triste ce que le temps peut faire. On pense avoir le temps mais c'est le temps qui nous a. Tout ce que l'on a, n'est pas forcément ce que l'on aura à la fin. Les jours passent et ne se ressemblent pas, tout comme l'amitié dure, perdure et parfois s'affiche seulement sur un mur dans un cadre à photo, seul témoin alors d'un temps où tout nous semblait éternel.

*Elise POTTIEZ*

Je me souviens de cette journée comme si c'était hier, c'est l'une des rares journées de ma vie dont je me souviens de tous les détails parfaitement. C'était une belle journée, on était parti en voyage scolaire, à l'Île d'Oléron plus précisément. C'était en 2008, j'avais alors six ans et c'était la première fois que je partais quelque part sans mes parents, et j'étais heureuse de partir à la mer pour la première fois également.

Ce voyage m'a fait découvrir plusieurs choses : la mer, le partage, mais surtout l'une des choses les plus importantes dans la vie : l'amitié. Durant ce voyage, je me suis énormément rapprochée d'une personne, Salomé de son vrai nom. On était déjà proches et à cette époque, on se connaissait depuis trois ans, mais c'est à ce moment-là que l'on s'est vraiment rapproché pour ne plus jamais se quitter.

Aujourd'hui, 10 ans plus tard, nous sommes toujours aussi proches, et même si elle habite loin de moi maintenant, je sais que je pourrais toujours compter sur elle.

Je me souviendrais certainement de ce voyage toute ma vie car il m'a permis de trouver une véritable amie.

oo

Comme tous les matins, après m'être réveillée, je suis allée dans la salle de bains et c'est là que j'ai découvert, avec stupeur, que mon apparence avait changée, et que je n'étais plus la même personne qu'hier. Je m'étais donc transformée dans la nuit, et c'est en me réveillant je me suis découvert de nouveaux bras. J'en ai six maintenant et seulement une jambe. Quelques heures après cette transformation, mon apparence normale est réapparue, cela m'a soulagé. La journée se terminait, j'ai donc décidé d'aller dormir, en espérant qu'il ne se produirait pas la même chose que la nuit précédente. Pourtant, le lendemain, en me réveillant j'ai eu l'impression que mon corps avait à nouveau changé. Je me suis alors dirigée, un peu pour me rassurer, vers la salle de bain, et, effectivement une nouvelle fois une transformation avait eu lieu. Cette fois-ci des ailes avaient poussé dans mon dos... J'ai mis un peu plus de temps, que les fois précédentes, à reprendre mon apparence habituelle et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que ces ailes ont disparu. Au moment d'aller me coucher, je me pose toujours la question : « Combien de fois pourrais-je me transformer et reprendre ma forme initiale ? ». J'ai peur alors de m'endormir, car qui sait en quoi je vais me transformer demain ?

*Léa FERREIRA*

Revenir à ce moment est bien irréel, pourtant chaque fois qu'on me parle de souvenir, cette photo me revient à l'esprit. Je n'en ai hélas aucun souvenir précis, j'étais trop petite sûrement, mais pourtant, c'est comme si j'y étais encore. Ce moment aurait pu disparaître dans une vieille malle, mais il remonte sans cesse à la surface, m'obsède. Cet être très grand, accroupi dans cette photo, rejoint le monde des minuscules, tandis qu'avec son énorme sourire, la petite fille essaye de se faire remarquer. Tous deux sont au même niveau, le sang et l'amour les relie, pourtant un univers les sépare.

*Ilona SOUMIREU LARTIGUE*

On peut se transformer combien de fois ? Une fois, trois fois, vingt fois... ? Je dirais indéfiniment. Cette nuit, une violente douleur s'est emparée de mon corps. Je me suis réveillé en sursaut sans savoir où j'étais et qui j'étais. Les poils qui recouvraient ma peau lisse ont pris la forme de plumes blanches teintées de gris aux extrémités, et un bec a remplacé mon nez, trompette il était, et il empêchait les sons de sortir. Peu à peu c'est mon corps tout entier qui s'est transformé. Les ailes battantes, dont j'étais parée, j'étais prête à m'envoler. Du ciel, j'admirais la profondeur de l'océan. Ma nouvelle forme était surprenante. Mais quand je parcourus la ville, une force indescriptible m'a emporté et m'a jeté au sol. Touché au plus profond de mon être, une seconde douleur, plus violente que la première, s'est propagée à l'intérieur de moi. Cette fois-ci, c'étaient mes os qui en faisaient les frais.

*Eden CHOCRON*



Nous étions mardi, il était plus exactement 16h30, je sortais de l'école j'avais peur je sentais encore sa présence. Ah, je ne me suis pas présentée je m'appelle Rachel et je vais vous raconter mon histoire. Je suis en CM1, il y a une semaine, mon cousin plus âgé de 4 ans était venu nous chercher, mon petit frère qui était en CE2 et moi-même. Nous étions en train de rentrer chez notre grand-mère, pour rentrer nous devions passer dans une petite ruelle, il faisait déjà nuit on était en hiver alors les jours sont courts. Un homme très mystérieux, marchait derrière nous depuis un moment. Mon cousin je disais alors à mon cousin que je ne sentais pas cet individu, mais il me rassurait en me disant que tout irait tant qu'il serait là. Enfin, arrivés chez ma grand-mère l'individu était toujours là, quelques minutes plus tard il disparut. Comme nous étions mardi, nous dormions chez notre grand-mère, une fois le repas passé, nous allions nous coucher. Tout le monde dormait profondément sauf moi je ne trouvais pas le sommeil quand tout à coup j'entendis des bruits dans l'entrée de l'appartement. J'avais peur, je restais sous ma couette je savais que quelqu'un était rentré, j'étais sûre que c'était l'individu qui avait suivi, il avait repéré l'appartement pour le cambrioler. Une fois tout le raffut qu'il avait fait terminé, j'entendis la porte de la maison se refermer, je sortis de mon lit et allai voir s'il n'y avait plus personne et je découvris que le voleur avait volé la télé, mais il avait aussi tué le chat, cela m'avait fait froid dans le dos en voyant le pauvre chat mort et je partis en courant et en pleurant pour réveiller ma grand-mère et mon cousin pour qu'il appelle la police. Et depuis ce jour je sentis encore sa présence dans la maison.

*Leena ARGIS*

Ce soir, je ne me reconnais pas. Je suis seule devant mon miroir, et je repense à ce qui s'est passé. En me démaquillant les yeux, je revois les siens se plonger dans les miens, lorsqu'il m'a invitée à danser. J'étais tellement étonnée, que j'en suis restée bouche-bée. Puis, il m'a pris la main, et il m'a entraînée sur la piste. Il a placé ses mains sur mes hanches, et moi autour de son cou, et on a commencé à se balancer au rythme de la musique. Aucun de nous ne disait un mot, on se regardait simplement. Et puis, au bout d'un moment, j'ai senti qu'il m'entraînait ailleurs, alors je l'ai suivi, et en un clin d'œil, on s'est retrouvé dehors, au clair de Lune. Il faisait plutôt frisquet, mais le ciel était limpide et clair, et nous offrait la plus belle voie lactée que je n'avais jamais vue. C'était un peu magique d'être là, au bras de Thomas. C'était sa soirée d'anniversaire, et lorsqu'il m'avait invitée, j'étais restée paralysée.

oo

Les lumières s'éteignent. Tapi dans mon coin, je m'efforce de rester immobile. Tout est calme autour de moi, pas un seul bruit. Soudain, j'entends des pas au loin, ils se rapprochent de plus en plus. Je prends peur – et s'ils me trouvaient ? Que m'arriverait-il ? Est-ce qu'ils me tueraient tout de suite ou m'embarqueraient-ils avec eux pour me torturer ? Je me surprends à suffoquer, ce n'est clairement pas le moment de se relâcher. Ils sont maintenant tout près, certainement à quelques mètres de ma cachette. Les pas s'arrêtent, je retiens ma respiration. Un seul bruit, et tout est fini. Je perçois à présent des voix qui chuchotent. Il y en a deux, un homme et une femme. Ils semblent inquiets. Ils entrent finalement dans la pièce, je vois leurs pieds de mon repère. C'est étonnant qu'il n'y en ait que deux. Et avant même que je ne puisse réaliser, on me tire de mon abri avec force, et je me retrouve enfermé dans une cage. Ça y est, ils m'ont eu, je suis condamné. Ils me transportent ensuite dans leur engin habituel. J'essaie de me faire à l'idée... lorsque le ronronnement apparaît. La voix féminine lance alors, avec fierté : « Félix, en route chez le vétérinaire ! ».

*Lucie HATTON*

J'évite les miroirs, j'évite les miroirs, j'évite les miroirs, j'évite les miroirs,  
j'évite les miroirs, j'évite les miroirs, j'évite les miroirs.  
J'évite les miroirs pour ne pas m'en vouloir,  
J'évite les miroirs surtout pour ce soir,

J ne veux pas voir,  
Comment j'pourrais y croire ?  
Je ne te reconnais pas mais je sais que tu es encore là.

Comme la dernière fois je compte tes pas

Qu'est-ce que tu fais là ?  
C'est sûr, je ne sais pas.  
J'te dis arrête !

Car il ne faut pas écouter l'autre tête  
Qui me touche comme une marionnette

Je le sens elle est prête  
Elle s'est mise à pousser dans la nuit  
Et maintenant, elle m'amène que des ennuis  
Tout ça sans faire de bruits.

J'entends tomber la pluie

Et la tête pousse comme un nouveau fruit  
Ah ! ceci de nouveau se produit  
Mais je n'ai pas envie...

On peut se transformer combien de fois ?  
Parce que là, j ne pourrais pas

Pourtant, je vois un sixième doigt.

*Afaf* AMIMI

## Rêve ou cauchemar

Il y a un lac, il y a une montagne, il y de la neige, il y a les sapins, il y a la pierre, et il y a moi. Je monte, je descends, je m’amuse, je saute de pierre en pierre, je saute dans le lac, je m’affale dans la neige. J’ai l’impression de rêver.

Il y a la chambre, il y a un lit, il y a moi. Encore un rêve... Qui sait, peut-être qu’un jour deviendra-t-il réalité ? Mais pour l’instant, je dois m’abstenir de rêver à des rêves qui ne resteront peut-être que des rêves. Car ce matin je me suis levé anxieux.

Il y eut un théâtre, il y eut des acteurs, il y eut une scène, il y eut des acteurs, il y eut des sièges, et il y eut moi. Une situation des plus banales et des plus divertissantes, pourquoi autant de tracas ? Qu’aurai-je pu faire ? J’ai tourné le dos aux acteurs ; et je suis monté sur les champs, descendu au pied de la tour, parfaitement inconscient. Inconscient des risques, et de l’énergie dépensée à mon égard. C’est par ces mots que je demande pardon, mais n’est-ce que des mots ? Les mots sont une manière de s’exprimer, ils peuvent être poignants, sincères, et peuvent même faire passer des messages à qui veut les entendre. C’est sur eux que je m’en vais rêver des rêves qui ne resteront peut-être que des rêves.

*Martial POUMÉROULIE*

Je suis seule, dans une salle très obscure, le froid me glace les os, et une odeur nauséabonde occupe cet horrible endroit... Il me semble que le temps ne s'écoule plus, et que les grains du sablier sont coincés.

Depuis combien de temps suis-je ici ? Quelques secondes, minutes, heures, jours, mois... années et siècles n'ont plus aucune signification pour moi... Soudain, tapi dans un coin, une porte étroite bordée de lueurs fait son apparition.

Méfiant, je m'approche lentement d'elle, elle n'est pas verrouillée – je l'ouvre.

Je suis éblouie. Une multitude de couleurs chaudes sont émises de lampes ornées de motifs géométriques dorés. Ces lampes sont toutes de différentes formes plus ou moins grandes, plus ou moins ovales toutes dissemblables.

Les ombres qu'elles émettent, semblent bouger, semblent vivre.

Une chaleur douce, légèrement humide accompagne une odeur délicate d'épice.

Mes sens sont ravivés. Je revis.

oo

Personne ne l'a vu... personne le connaît, pourtant, je pourrais l'exposer, m'en vanter, et être célèbre grâce à lui. Pourquoi je ne le fais pas ? Il est plus profitable que je garde ce secret pour moi, et que ma famille n'en connaisse pas l'existence.

Ils pourraient me trahir et me rejeter, ou pire, me vendre à des personnes indésirables. Cet œil est placé au derrière de ma tête. Il n'est pas très esthétique contrairement au deux autres, il n'a pas de cils ni de sourcil, ce n'est qu'un globe avunculaire sans habit. Pourquoi le garder pour moi ? Pourquoi ne pas le supprimer ? Tout simplement car je me suis accepté comme je suis.

*Valentine FALGAT*

Sous certains angles, je suis assez humain :

Quand je prends le métro

Où le soir devant mon bureau

Mais sous d'autres angles

Je ressemble plus à une hyène

Qui gratte son assiette

Pour en récupérer les miettes.

A un paresseux,

Qui reste comme il peut

Plongé dans ces vœux

A un chat

Qui à la lueur des murs

Cherche un chemin sûr

*Bastien LOUWARD*

On dit que je suis un monstre, que je suis différent. Mais sous certains angles, ce sont eux les monstres, ils se tuent tous entre eux, tout ça pour des avis opposés : la religion, la politique... tout est une affaire de point de vue. Ils sont tous différents. Sous certains angles, je suis assez humain.

oo

Il ne faut pas écouter l'autre tête, même si elle est belle, ce qu'elle dit est toujours faux. Même si elle paraît gentille, elle n'est que moquerie et mensonge. Ô étranger, perdu, qui cherche son chemin. Il ne faut pas l'écouter, elle a toujours tort, récemment elle a dit que j'avais toujours raison.

oo

Quelques millimètres de plus, et c'est la monstruosité... Dans mon manoir, l'on respire la vie, il y a des gens partout, domestiques et amis. Le soleil est dans le ciel, le jardin est majestueux. Puis, voilà qu'arrive le douzième coup. Tapi dans mon coin, avec la solitude comme seule compagnie. Les lumières s'éteignent, la température monte. La lune est pleine, on dirait que le rêve est fini. Je les aperçois au loin. Et les mains pleines de sang, je crie. Ce cri, bestial. Quelques millimètres de moins, et c'est l'humanité.

*Matias VECCHIO*

J'habite dans un village où les gens ont trois têtes, on raconte qu'il ne faut jamais quitter le village car on serait tué immédiatement par des gens avec une seule tête. Je n'en ai jamais vu, mais cela doit être monstrueux, une personne avec une seule tête ? Je me demande souvent où leurs autres têtes ont bien pu aller. On dit que leur corps est comme le nôtre, Ils auraient deux bras et deux jambes, et que tout est contrôlé par leur seule tête – ça doit être compliqué de s'occuper de quatre membres à la fois... Chez nous, les têtes sur les côtés contrôlent un bras chacune et la tête du milieu, contrôle les jambes. Moi qui parle, je suis la tête du milieu. Je suis confronté à un affreux dilemme. On s'entendait bien tous les trois, mais depuis que nous avons seize ans, les deux autres têtes n'arrêtent pas de se disputer. Toutes les actions où les deux bras doivent se coordonner sont désormais impossibles. Evidemment, elles se disputent toujours pour savoir à qui est la faute. Celle de droite dit que l'autre ne met pas assez de force, celle de gauche répond qu'il ne faut pas écouter l'autre tête et que c'est elle qui se place mal. Et après, elles me demandent mon avis et je leur réponds qu'elles devraient mieux se coordonner, puis l'histoire se répète. Il a dû se passer quelque chose entre elles que je ne sais pas mais il faut à tout prix que je me débarrasse d'une d'entre elles. D'autres personnes de mon village ont déjà eu ce dilemme et ils ne me disent n'avoir jamais regretté ce choix, mais, malheureusement, je n'y arrive pas.

Un jour, je me suis réveillé avec une tête à droite et rien à ma gauche. La tête de droite avait sûrement tué celle de gauche. J'aurais dû m'en réjouir mais j'ai ressenti alors un vide, et je n'étais pas mieux avec plus qu'une seule tête à qui parler.

*Raphael JAOUEN*



Encore quelques jours et j'aurai quatre pattes  
Animal avec une fourrure mâte  
Sous le joug d'un hurlement nocturne puissant  
Ecarté de leur sacrée, perdu dans le temps.

Au sixième son strident, au-dessus de nos têtes  
Une apparence inquiétante pourrait naître  
Son allure mauvaise, attire les maux les plus sombres  
Dépourvu d'Humanité, son monde s'est réduit à une ombre.

Aucune règle, pas de lois, et la liberté d'opprimer.  
Être souverain n'est plus rien, il ne reste que leur âme  
Où les sens sont devenus austères et lésés  
Certaines carcasses ont encore leur faible flamme

Seulement un seul des plus démunis peut les délivrer  
Braver les étapes, acquérir leur âme et récupérer leur gloire  
Outre les chaleurs infernales, infesté d'impureté  
Et les froideurs chargées de désespoir.

Son heure est arrivée, et son royaume va être sauvé  
La première flamme va être rallumée.

*Matthieu FREIRE*

Sous certain angle, je suis assez humain, j'ai un nez pour sentir, une bouche pour goûter, des oreilles pour ouïr, des yeux pour voir... Bref, dans l'apparence je suis sûrement le plus humain des humains, mais à l'intérieur, je ressemble plus à une machine qu'à autre chose. Une machine qui fait ce qu'on lui dit de faire, une machine plus commandée que commandante, une machine qui exprime rarement ces émotions par peur d'être rejetée ou de blesser. Finalement, on pourrait se poser la question si cette machine vit vraiment sa vie : elle paraît comme enfermée, limitée dans ces actions. Car chacun de ses faits et gestes sort de l'ordinaire, bien interprété ou mal interprété. Comme un mouton qui sortirait du troupeau pour faire sa vie.

*Rémi MORCHOISNE*

oo

J'entends encore sa voix près de moi. Une voix protectrice et rassurante, une voix qui comble tout besoin – la voix de ma mère.

Je suis assise en tailleur, entre ces jambes, nous sommes dehors, et nous observons le soleil qui se couche. On peut voir, sur la photo, ma mère qui me chuchote quelque chose à l'oreille. J'ai mon doudou dans mes mains et je m'endors...

Cette photo est belle, elle me rappelle l'innocence de l'enfance.

*Anna VARENNE*

Tout là-haut, là-bas... J'irai un jour, j'en suis persuadé. On dit que personne n'a jamais réussi à aller là-bas tout là-haut. Pourtant là-bas tout là-haut, il y a bien des personnes qui ont essayé d'y parvenir. On m'a décrit là-bas, comme un endroit différent et unique au monde. Il paraît qu'on y voit la mer et même un bout de l'Axe. Mais je n'y crois pas, comme je te l'ai dit, tout là-haut personne n'a laissé de trace, même pas un volatile.

Oui, ce sera moi le premier. On décrit le chemin pour y arriver comme difficile, harassant. Il faut tout d'abord traverser, ou contourner, au choix, une grande flaque d'eau. Méfiez-vous de son apparence car sous ces airs d'innocentes, et attirantes, elle est comme méduse, vous laissant dans un dilemme des plus ardues. Soit continuer les yeux ouverts, tout droit, et plonger dans cette flaque glaciale et être sûr de trouver au bout la mort. Soit avancer les yeux fermés sur un chemin dont personne n'a jamais vu la fin....

Mais j'imagine que je réussis à passer l'épreuve de l'eau, et que je suis face à la bête haute de plusieurs mètres. En posant mes pieds au sommet de sa tête, on sera passé par tous les paysages et les climats.

La pente s'accroît au fur et à mesure que j'avance comme si la bête elle-même ne voulait pas se dresser. Enfin, il y a moi et ce graal défendu, et là vous vous dites sûrement, qu'il y a là-bas tout là-haut, un rêve qu'on peut toucher du bout des doigts avec le reflet de l'eau et qu'on en est le rêveur. Finalement qu'est-ce que ça coûte au rêveur anonyme de croire qu'un jour il sortira de l'ordinaire ?

*Rayan ANKI*

Ça s'est mis à pousser cette nuit.

Je me suis réveillé il y a vingt minutes bien moins aisément que d'habitude. Ma tête me paraissait très lourde (je me dis en premier lieu que c'était une migraine) alors je fis un important effort pour me lever, puisant dans mes forces revenues grâce à cette nuit. Je tentai de me lever et commençai à marcher, mais il m'était impossible de rester en équilibre, tant mon corps tanguait en avant et en arrière tel une chaise à bascule. Je décidai alors de ramper en direction du miroir qui se trouvait dans ma salle de bain, bien décidé à comprendre mon nouvel handicap. Je l'atteignis alors après une expédition périlleuse durant laquelle je me suis cogné à peu près toutes les extrémités de mon corps à tous les reliefs de mon appartement, et ce que je vis devant ma glace manqua de me faire tomber dans les pommes.

Stupéfaction ! Un pied m'était apparu sur le crâne. Je contemplai le petit nouveau d'un œil perplexe tant cette horreur me paraissait aussi inhumaine que grotesque. L'arrachage de mon pied me paraissait la solution. Après quelque minute de combat contre mon pied de tête, je me rendais à l'évidence : l'intéressé ne daignait pas quitter mon crâne, où il avait élu domicile. Condamné à vivre avec cette chose sur la tête ?! Cela m'était impensable.

*Paul LEVREL-LOURY*

J'en ai rêvé tellement fort que c'est arrivé. Ce matin, j'ai un bras de plus. Alliant l'utile à l'agréable, je soulève ma couette et éteint mon réveil en même temps que j'allume la lumière. Passé la stupéfaction initiale, je me rends compte du potentiel nouveau qui m'est proféré par ce membre récalcitrant. Je me lève alors, m'habille en deux trois mouvements exactement (Oui, oui, je vous prie de me croire). Je vais dans ma cuisine pour prendre mon petit déjeuner, d'une main j'attrape un bol, de l'autre j'ouvre le placard, et de la troisième, c'est le tiroir que je fais claquer. Un problème de coordination se pose alors, en versant le lait et les céréales dans le bol posé sur la table je réalise que tous ces segments sont ingérables pour mon cerveau encore non-entraîné à exécuter trois tâches à la fois. Le lait coule à flot ainsi que les céréales et je n'arrive pas à en contrôler le débit, c'est sur le sol que je finis mon petit déjeuner. Après vingt minutes de concentration et de nettoyage, c'est au moment de m'habiller que les réels ennuis commencent. Les tee-shirts standards ne possédant que deux trous pour les bras, je me demande comment en enfiler un sans le détruire pour autant. Je finis, comme dans mon rêve antérieur, par couper une troisième ouverture, pour laisser passer le petit dernier. J'ai d'ailleurs peut être omis jusqu'ici de préciser que mon nouveau bras et encore au stade de l'enfance. Moitié moins long que les deux autres, ce dernier possède par contre une main deux fois plus grande avec sept doigts dont deux pouces opposables.

*Solal ESPIC*

J'ai trouvé une technique pour ouvrir mon bocal... mais à quoi bon ? Pourquoi quitter ce lieu confortable si c'est pour foncer dans l'inconnu, quitter la lumière de mon aquarium pour m'engouffrer vers une destination moins sûre ? Ne pas savoir où je m'aventure, c'est ma principale phobie. Et si j'y arrivais, est-ce que je pourrais quand même m'habituer au monde qui m'entoure ? Et puis, je ne sais même pas si ma technique va marcher. Retrouver la liberté en passant par ce siphon, qui compose le fond de mon bocal, est décidément une des pires idées que j'ai eues. Mais je n'avais rien à faire et l'idée m'est venue parce que je ne supportais plus d'être épié par ces géants remplis de haine qui m'entourent. Soudain la ration arriva. Comme à leur habitude, mes stupides colocataires se ruèrent vers le fond du bocal, comme aimantés par ces pauvres graines, qui sont les seules choses qui les maintiennent en vie. Ils ont un seul objectif : survivre. Pourquoi survivre, si l'on ne peut pas vivre ? Le monde extérieur a l'air tellement plus beau, même si je n'en vois que quelques éléments, le reste je ne le connais pas. Et si le monde extérieur n'était en fait que ça ? Et qui sont ces personnes qui regardent mes camarades manger comme s'il se passait là quelque chose d'extraordinaire ? Eux aussi n'ont que ça à faire ? Obligés de nous regarder éternellement ? Bref, je n'avais pas envie de manger. Combien de fois me suis-je posé des questions sur le monde extérieur sans jamais m'y aventurer ? Mes colocataires n'ont pas une once d'intelligence ou peut-être est-ce que le fait de vivre accroché à la certitude d'un repas quotidien, donné par leur maître, leur convient ?

*Victor BONNET*

Mes nouveaux pieds me conviennent parfaitement.

Ce matin, ils m'attendent au pied de mon lit dans une énorme boîte rose. Ils ne sentent pas trop mauvais, ne sont pas trop grands, ni trop laids et se ils sont immédiatement adaptés à ma taille. J'ai enfilé le droit, puis le gauche, et je me suis mise à marcher. Un pas puis l'autre, rien de trop difficile. Je me suis tout de suite demandée, quelles nouvelles fonctionnalités ils pouvaient avoir : me permettraient-ils de voler, de danser, d'aller plus vite que la lumière ? J'ai descendu les escaliers. Encore une fois, rien de trop compliqué. Une marche puis l'autre. Mais qu'est-ce que j'allais bien faire des anciens ? Devais-je les jeter ? Non, impossible. Maman me tuerait. J'ai fait mes premiers pas dedans, j'avais quel âge déjà à l'époque ? Devais-je les donner ? Non, bien trop usés... Peut-être devais-je les renvoyer. Mais à qui ?

C'est vrai que je me n'étais jamais posé la question. Quelle espèce de malade pouvait s'amuser à nous envoyer des pieds ? Oui, des pieds. Pourquoi pas des mains, des jambes ou des bras ?

Je me balade à travers la maison, tout le monde est parti. J'allume la radio et commence à danser, rien de trop compliqué. Qu'est-ce que je vais pouvoir faire de ces pieds ? Je remonte en haut - le pas est fluide, léger, c'est un bon point - et fouille dans le pot à vernis de Sonia, elle en a des tas, lequel conviendrait le mieux ? Du bleu, du rose, du pourpre ? Pourquoi pas. L'ongle prend bien la couleur, c'est un bon point. Ils sont plutôt beaux, tiens, ces pieds. J'ai presque l'impression qu'ils me fixent. Peut-être ont-ils envie de sortir ? Ai-je envie de sortir ? Je me lève sur l'un, puis sur l'autre, j'enfile une paire, puis l'autre. C'est agréable. Je croise Elise, elle n'a pas l'air d'avoir remarqué. Pas trop arrogants, encore un bon point.

Oui, décidément, mes nouveaux pieds me conviennent parfaitement.

*Luna TAOUSSI*

Ce n'est pas simple d'être libre. Encore quelques jours, et j'aurai quatre pattes. Ma forme se libère, quand nos écrits sont déjà libérés. Cette liberté effraie, nous préférons parfois être guidés. D'ici ces quelques jours, je me métamorphoserai en une forme grotesque, belle, hideuse, pleine de sens, effrayante, libre. Oh, ce matin, j'ai un bras de plus... Qu'est-ce que cela change, au point où on en est, enfin !

Si je pouvais voler, je ne le ferais pas. Pas envie de me transformer en avion. Et déjà je plane, étant sous la lourde influence de ce changement. Etant libre, nous ne pensons seulement au fait d'essayer de nouvelles choses, à un tel point de ne plus avoir le temps de les exécuter.

Exécuter... J'ai déjà été partiellement exécutée. L'empathie et les forts sentiments multiples que nous pouvons ressentir pour des êtres que nous aimions, dans lesquels nous nous identifions, peuvent parfois (tout le temps) nous enlever une part importante de notre être, quand la personne chère s'en va. Alors oui, on s'en retrouve exécuté partiellement, et ça devient pire que tout. Finalement, une vie partiellement morte est-elle mieux qu'une mort parfaite ? C'est cette question qui me bouscule sans cesse.

Sous certains angles, je suis assez humaine. C'est vrai, la race humaine doute toujours d'elle-même, non ? Elle se remet en question, repense encore à sa potentielle responsabilité dans les drames qui nous obsèdent. Si c'est cela, alors je suis très humaine, voire trop. Je souhaiterais être un animal, juste pour voir si la souffrance est diminuée. Elle ne pourrait que l'être, non ?

Bon, elles arrivent quand ces quatre pattes, sérieusement ?

*Sophie PERRIN*



Si je pouvais voler  
de mes ailes battantes, ensorcelées  
je sortirais de ma bulle  
enfin libre de cette cellule  
si tu savais  
combien tu me manques  
je m'envolerais alors  
sur ce borbier labouré  
le chemin me serait tracé  
au travers des moments passés  
tu es ma seule pensée  
mais tu m'as abandonné  
tu demandes rédemption  
mais tu n'auras pas mon pardon  
car tu en as décidé ainsi  
tu m'oublies  
dans ce monde fatidique  
sur ton mouton blanc  
tu me laisses divagant  
depuis que tu nous as quittés  
maman pleure  
moi je ne pleure pas  
car je ne t'ai pas dit au revoir

alors pourquoi venir te voir  
m'envoler au bout cette voie lactée  
pour te retrouver  
tu en as décidé ainsi  
tu as mis fin à ta vie  
me laissant affamé de ton sourire  
tu restes gravé dans mes souvenirs  
pourtant tu ne réponds pas  
alors enfin je pourrais traverser  
cet océan blanc  
percer l'écume écorchée  
pour te retrouver  
alors si je pouvais voler...  
pourquoi pas, je suis le seul à maîtriser  
ma destinée  
mais il faudrait me tuer  
car la fatalité  
traîtresse de ma peine  
maîtresse de ma haine  
m'empêche de rêver

*Tom ETTENDORFF*

Tous les matins, je retrouve Sam, mon ami d'enfance, qui habite à trois pâtés de chez moi. On se connaît depuis toujours. A trois ans, on courait déjà au stade Diderot de ma ville. Ça fait 14 ans que l'on fait de l'athlétisme ensemble, que l'on partage cette même passion, c'est notre grand lien d'amitié on va dire. Quand je le retrouve, on discute de tout, de rien, des potins de nos classes respectives, de la compétition entre les élèves car nous sommes en sport-étude, si vous ne l'aviez pas compris. La compétition entre les élèves était assez horrible : certains écraseraient avec une voiture les meilleurs de la classe pour qu'ils soient blessés et qu'ils ne puissent plus courir... C'est ce qui m'est arrivé. Une voiture m'a percutée, et j'ai alors volé dans les airs et fait une chute terrible. Après de nombreux examens médicaux et d'opérations, je suis resté paralysée des deux pieds, et aucune rééducation n'est possible. Ils m'ont amputé et mis ensuite des prothèses.

J'ai décidé après de nombreuses années de désespoir, de reprendre les compétitions. Je suis coureur para-olympique désormais, et mes nouveaux pieds me conviennent parfaitement.

*Sasha OBRADOVIC*

oo

J'étais dans un trou noir, aussi noir que du charbon. Je voulais en sortir mais je n'y arrivais pas. Cette tache noire, dans laquelle j'étais, grossissait, se rapetissait selon ses envies. Parfois, lorsqu'elle était très petite, je pouvais entrevoir le bleu de l'océan. Je m'imaginai plonger dans cette eau qui m'enlacerait. Puis, après quelques minutes, ce bleu azur se mélangerait avec le sable blanc qui enrobait l'océan. Il m'arrivait aussi de me retrouver dans le noir pendant quelque dixième de seconde, puis de retrouver la lumière. A la bordure du sable blanc, une prison me retenait. Je cherchais, en vain, par tous les moyens d'en sortir. Quand tout d'un coup, le passage s'est ouvert. Et si j'y jetais un coup d'œil.

*Alice MORCHOISNE et Sasha OBRADOVIC*

Si nous n'avions plus qu'un jour à vivre

La vie peut être longue ou courte avec des jours heureux ou malheureux, des peines, des chagrins, des rires, des larmes ou des sourires. Mais la vie n'est pas semblable à l'amitié, elle ne peut pas être indestructible, résister aux épreuves, ou même à la vieillesse. La vie est éphémère après tout. On ne peut pas comparer les vies, par exemple notre vie à celle de la Terre, cela n'aboutirait qu'à une seule et unique pensée celle que j'ai déjà évoquée : la VIE est EPHEMERE.

Que ferions-nous alors s'il nous restait 24h, 1 440 minutes, 86 400 secondes – je vous le demande ? Est-ce que vous pourriez imaginer un seul instant qu'il ne vous reste plus qu'un jour à vivre sur la Terre. Que feriez-vous ?

Seriez-vous tellement abasourdi par cette nouvelle que vous resteriez chez vous à vous morfondre et à vous apitoyer sur votre propre sort en vous demandant : pourquoi moi ?

Ou est-ce que vous profiteriez de vos derniers moments pour les passer avec vos proches ? Feriez-vous ce que vous n'avez jamais osé faire ou dire, braveriez-vous les interdits ? Ou serait-ce une journée lambda, d'une banalité monotone, comme si de rien n'était ?

A vous de juger, vous êtes le seul et unique maître de votre vie.

oo

Le grand saut

J'entends encore sa voix...

*Priyanka RAVI*

Ce matin, je me réveille et, surprise j'ai les yeux bleus ! J'en ai toujours rêvé, non pas que je déteste mes yeux mais je trouve ça plus beau, et puis, tous mes aïeux ont les yeux bleus alors pourquoi pas moi ? Dix ans plus tard, je suis devenu le visage le plus célèbre de la planète. Mon secret ? Mon incroyable regard glaçant, avec des yeux aussi clairs et perçants que l'océan Pacifique. Et pourtant, depuis longtemps maintenant, je me regarde dans le miroir et je ne me reconnais pas. Alors je sombre dans un sommeil profond et le lendemain, je me réveille dans un corps d'enfant, avec dix ans de moins que maintenant. Ce corps, c'est le mien, mais je n'ai plus des yeux bleus, je le sais. Et alors que je me lève – j'ai pris vingt centimètres ! J'en ai toujours rêvé, je me suis toujours trouvé trop petit. Et dans mon bonheur, je saute et me cogne au plafond.

Dix ans plus tard, je suis une star de basket adulée dans le monde entier, j'ai tout gagné, personne ne m'arrive à la cheville. Et pourtant, lorsque je me regarde dans le miroir avant de dormir, lorsque je croise mon propre regard avec mes yeux marrons clair, lorsque je vois le sol si bas, je ne me reconnais pas. Alors, je m'en vais me coucher avec cette même tristesse depuis dix ans.

Et à mon réveil, je me rends compte que j'ai rajeuni d'une décennie, et que j'ai retrouvé ma taille normale. Quel soulagement ! Et pendant que me commence à m'habiller, je me rends compte que j'ai deux têtes. Après les vingt ans que je viens de vivre, j'ai acquis de l'expérience et je ne me démoralise pas à cette vue. Alors je me vêtis avec un t-shirt à l'intérieur duquel j'ai deux trous pour laisser passer mes têtes, comme si j'avais toujours été comme ça. Puis, je sors et là je m'aperçois que personne ne me remarque avec mes deux têtes ; eux, qui n'en ont pourtant qu'une, ne se retournent qu'à peine, comme s'ils étaient habitués à voir cela, ou alors, parce qu'ils ne veulent pas me voir, comme un SDF dans la rue. Dix ans plus tard, je gagnais les prix Nobel de physique et de chimie. J'ai même créé d'autres êtres humains à deux têtes pour ne plus me sentir seul, et tout le monde m'appréciait à ma juste valeur. Mon secret ? Je n'écoute pas l'autre tête. Et pourtant, avant de dormir, je me regarde dans le miroir et je ne me reconnais pas.

Le lendemain matin, je me suis réveillé, ma première réaction, un soulagement, je n'ai qu'une tête, et j'avais retrouvé mon corps d'il y a dix ans. Ma seconde réaction, je me suis tout de suite demandé : on peut se transformer combien de fois ? Je me vérifie membre à membre : j'avais

bien retrouvé mon corps. J'en ai presque pleuré de joie. Ce n'est pas le corps parfait mais c'est le mien. En fait si, je suis narcissique : c'est le corps parfait. Alors que je m'en vais au lycée, je m'interroge encore, ai-je rêvé ou ai-je vécu réellement ces trente ans. C'est alors que dans l'atelier d'écriture que je fais ce jour-là j'ai décidé de vous écrire ma vie et de vous la raconter.

*Ruben ARLANDA*

oo

Il était une fois, un petit homme aux grands pieds, et chaque fois qu'il s'avancait sur le devant de la scène, ses petons dépassaient et finissaient sur le nez des spectateurs.

Ses poils dépassaient de partout – véritable monstruosité – et venaient chatouiller les narines du public venu voir son spectacle de claquettes-sandales. Eternuements et rires retentissaient dans la salle bondée. Il avait fait l'unanimité auprès des spectateurs. Ce défaut, qu'il avait trainé comme un boulet pendant tant d'années, était devenu aujourd'hui sa marque de fabrique.

*ILONA, PRIYANKA, SOLAL, EDEN*

Tous les jours, dans la rue, les gens me jugent. Je ne leur en veux pas, car au fond de moi, je sais que je suis différent. S'il fallait décrire cette différence, je dirais tout simplement que je suis né avec un atout. Par contre si vous posez cette question à quelqu'un d'autre, il vous dira que je suis une abomination, et je suis une abomination. Ce n'est pas la faute de ces hommes, ils sont nés comme ça. L'Homme est comme ça depuis la nuit des temps. Hommes et femmes vivent dans une société de jugement, dans une société superficielle.

Mais il faut savoir que, malgré ma différence, je vis très bien. En effet, l'œil que j'ai derrière le crâne, m'est très utile. Il me permet d'avoir un énorme champ de vision. Un jour, alors que je rentrais chez moi, j'ai surpris un homme qui faisait les poches des passants dans la rue, alors qu'il ne se trouvait pas en face de moi mais derrière moi. Ce troisième œil est un vrai bonheur pour moi, il me permet de démasquer les personnes qui se prétendent mes amis, et qui ne cessent de me critiquer quand j'ai le dos tourné.

Pour finir, je voudrais délivrer un message à la société actuelle. Si un jour vous croisez une personne différente dans la rue, il est inutile de la juger. Essayez plutôt de la comprendre, et mettez-vous à sa place et là vous comprendrez ce qu'est sa vie.

*Alan MERCIER*

Encore quelques jours et j'aurai quatre pattes...  
Encore quelques jours et je ne serai plus humain.  
Encore quelques jours et je me ferai abattre !

Dans ce monde de merde ou l'apparence prédomine.  
Ou les gens sont synonymes de dieux  
Ils se disent partisans de dieu  
Et pourtant ils ne m'acceptent pas

Dieu m'a donné quatre pattes donc j'ai quatre pattes et je l'accepte Donc  
ils doivent l'accepter

On pourrait s'interroger  
On pourrait se demander  
S'ils sont tous nés d'une conformité inébranlable  
Avec leur face de crabe

Je les enverrais bien en haut d'un arbre où leurs regards et leurs paroles  
ne m'atteindraient plus

Mais on pourrait aussi se demander  
Si ce n'était pas mon destin  
De geindre dans ce monde de crétins.

*Alexandre PAULINIO*



Si je pouvais voler, je ne me servais plus alors de mes jambes. Même si je suis habitué à la voiture et à l'avion, ce qui est étrange c'est que dans l'avion, on ne ressent pas le vent, ni le froid du ciel ni le son de la nature qui te caresse les oreilles ou les bourrasques qui t'emportent sans que tu ne puisses contrôler où tu vas. Tu voles au gré du vent, et tu te laisses aller. Tu peux tout aussi bien voler là où tu le désires, traverser océan, mer, lac, forêt, bois et jungle, ou tout simplement utiliser ce don de façon pratique, pour aller en cours, ou chez toi, ou encore dans le lieu que tu préfères, ou dans un lieu où tu ne peux pas aller d'habitude.

Pour toi, tout cela est comme un rêve éveillé. Après tout qu'est-ce qui différencie la réalité du rêve ? Le fait que tu y crois vraiment ou non ? Un rêve est-il toujours une illusion, quelque chose d'imaginaire ? Chacun a sa vision des choses. Pourquoi ? J'aimerais bien savoir mais je ne peux pas rentrer dans la tête des gens. Alors, je me contente de rêver d'explications imaginaires, fabuleuses, et mystérieuses. Je m'égare un peu en pensant à tout ça car j'aimerais avoir réellement des ailes pour que les gens continuent de rêver car quand on voit quelque chose d'extraordinaire on rêve aussitôt, et je trouve qu'à notre époque on rêve de moins en moins, ou peut-être que si, mais je ne peux pas le savoir. C'est un nouveau mystère, et j'ai ma propre réponse.

C'est drôle, j'ai l'impression d'écrire une lettre à une personne que je ne connais pas où je lui raconte toute sorte de choses que je pensais moi-même ne jamais pouvoir penser. A croire que celui qui écrit ici n'est pas moi mais qu'il utilise ma conscience, mon cerveau. J'ai l'impression d'être un pantin, qu'on guide à l'aide de fils, et pourtant mes idées semblent libres sur le papier. C'est peut-être ici, sur cette feuille, que je vole. En tous cas, c'est ici que ma conscience s'envole vers des endroits qui me sont inconnus jusqu'à ce jour. Mais je veux mes propres ailes et non comme Icare, sinon je ne saurais pas si je suis réellement libre.

*Catalin TACU*

Ce matin, j'ai un bras de plus.  
Ce matin, je ne suis plus pareille.  
Mais finalement, suis-je si différente ?  
Un bras change-t-il vraiment ce que je suis ?  
Un bras change-t-il ma personnalité ?  
Non.  
Mais finalement un bras change une vie ;  
Il la rend moins facile, moins douce.  
Pourtant un bras en plus ça devrait être un gain, non ?  
Mais ce bras me semble lourd,  
Lourd à porter face à tous les regards.  
Je suis encore moi, pas une abomination !  
Pourtant, sous le poids de ces jugements,  
Je n'en suis plus si convaincue.  
Et plus le temps passe et plus ce bras me semble pesant.

oo

Ça s'est mis à pousser dans la nuit, cette sombre inquiétude.

Elle m'étouffe, m'écrase. Je la fuis, je cours, j'ai peur. Je ne sais pas où je vais. Me poursuit-elle encore ? Je tourne la tête et je la vois, encore plus imposante que dans mes souvenirs. Elle va finir par m'attraper, je le sens. Mon cœur bat vite, trop vite, beaucoup trop vite. Je n'ai plus de souffle, il va bien falloir que je m'arrête. Je jette encore un regard derrière moi, elle a l'air de me regarder avec un sourire triomphant. Puis, d'un coup, je tombe, j'ai mal. Et la voilà, prête à me dévorer.

*Eve-Line XIBERAS*

Je vais vous raconter l'histoire de deux sœurs, Karla et Kloé. Elles sont toutes les deux nées le même jour, un mardi plutôt ensoleillé du mois de décembre. C'est une naissance assez incroyable et époustouflante. Ce ne sont pas des sœurs anodines, mais vraiment incroyables. Si je vous dis quatre membres, quatre yeux, deux cerveaux, vous trouveriez cela sans doute normal... Mais si je vous dis qu'elles possèdent seulement deux jambes et deux bras, c'est étrange, non ? Je vais vous aider, elles sont siamoises ! Pourtant, rien ne prédestinait leurs parents à cela. A l'annonce de cette étonnante grossesse, c'était difficile pour eux d'admettre que leurs vies seraient chamboulées désormais. Mais au fur et à mesure du temps, les parents se sont fait à l'idée que leurs deux petites filles, leurs deux petits bébés ne seraient pas comme tout le monde et ils en étaient complètement fiers. En revanche, l'inquiétude les rongait en permanence à propos de l'avenir des deux fillettes qui risquait d'être peu commun.

L'enfance des siamoises s'est bien passée, elles étaient épanouies, riaient, souriaient, allaient au parc avec leurs copines et partaient en vacances comme tout le monde, comme deux filles sans handicap, totalement normales

Mais c'est quoi d'être normal ? Qui sommes-nous pour juger quelqu'un de normal ou d'anormal ? Sommes-nous normaux ?

Vous imaginez bien que les regards insistants, les moqueries, les chuchotements dès qu'elles rentrent dans un supermarché ou dans la boulangerie ont toujours été dans le quotidien de la famille. A l'époque, jeune et insouciante, Karla et Kloé ne se rendaient pas compte de cela. Elles étaient heureuses avec leurs amis du parc, leurs rares amis, qui étaient toujours intrigués par leur morphologie assez extraordinaire. Les autres enfants avaient peur d'elles et n'osaient pas s'approcher. Cependant, dès leur enfance, les caractères très différents des filles étaient déjà ressortis : Kloé, la petite fillette douce, calme et réservée... et sa sœur Karla, une pile électrique, une grande bavarde débordante d'énergie. Cette distinction des caractères, causa de nombreuses disputes, des cris, des pleurs, qui se multipliaient durant l'adolescence.

*Manon SAULNIER*

## MÉTHAMORPHOSES

Atelier d'écriture animé par Jean-Louis Giovannoni auprès des élèves de 1<sup>ère</sup> S3 du Lycée Eugène Delacroix de Maisons-Alfort (Val-de-Marne).

Nous tenons à remercier le Conseil Régional et la Direction du Livre de la Région Île-de-France pour son soutien financier et logistique, monsieur Gérard Jock, proviseur de l'établissement qui a accompagné ce projet, madame Caroline Bouvier, professeure de Français, madame Laeticia Alziary, professeure de SVT ainsi que madame Cassandre Boudet, professeure documentaliste, sans lesquels ce projet n'aurait pas pu voir le jour.

© Chaque auteur en ce qui le concerne  
Achevé d'imprimer le